

**LE PROCES DE LA METAPHYSIQUE  
CHEZ MARTIN HEIDEGGER  
KOUAKOU ANTOINE**

Assistant au Département de Philosophie  
Université de Bouaké Côte d'Ivoire

**RESUME**

A partir de son entreprise de déconstruction ou de répétition de la question de l'être, Heidegger fait partie de ceux qui ont refondé la métaphysique. Le regard critique qu'il porte sur la métaphysique traditionnelle se traduit ici comme un procès qui est une interpellation de l'homme à renouer avec son essence.

**Mots-clés :** Etant, Etre, Métaphysique, Oubli, Ontologie, Procès, Voilement.

**ABSTRACT**

*From his enterprise of disconstruction or repetition of the being's question, Heidegger is part of those who have refounded the metaphysics. The critical look that he points about the traditional metaphysics is translated here like a suit that is a questioning of the man to renew with his gas (or nature).*

**Key words :** Existence, Being, Metaphysics, Oblivion, Ontology, Suit, Veilness.

## INTRODUCTION

N'apparaît-il pas plus ou moins contradictoire de parler d'un «*Procès de la métaphysique chez Martin Heidegger*» ? Car ce serait bien compréhensible si on avait affaire à un positiviste comme Auguste Comte dont les critiques à l'égard de la métaphysique sont sans complaisance. Comment donc comprendre que la métaphysique puisse trouver son «*jugement*» chez un métaphysicien de renom ? En clair, d'où vient le fait qu'on parle d'un «*procès*» ou d'un «*tribunal*» de la métaphysique chez Martin Heidegger ? Et si cette évocation trouve sa légitimité dans l'optique heideggérienne, un autre soupçon se révèle : à quoi répond une telle élaboration ? Par ricochet, quel peut bien être pour nous autres contemporains, l'insigne portée d'un «*procès de la métaphysique chez Martin Heidegger*» ?

## I- DE L'ERRANCE DE L'ONTOLOGIE TRADITIONNELLE

L'ontologie traditionnelle est une autre façon de nommer la métaphysique dans ses premiers élans, avec ses tâtonnements, ses titubations. Et comme un petit enfant dans ses premiers pas, cette métaphysique a beaucoup trébuché en chemin, en s'égarant et en égarant souvent. Pour traduire cette situation, Martin Heidegger parle de «*l'échec constant de toutes les entreprises de la métaphysique, son incohérence et son inefficacité*»<sup>1</sup>. C'est sans doute cette métaphysique «*incohérente et inefficace*», aux échecs constants qui sera soumise plus tard au procès radical avec le fribourgeois, dont parlait aussi Emmanuel Kant en ces termes : «*En elle, il faut sans cesse rebrousser chemin parce qu'on trouve que la route qu'on a suivie ne mène pas où l'on veut arriver.*»<sup>2</sup>

La métaphysique traditionnelle semblait conduire à des «*chemins qui ne mènent nulle part*». Mais comment s'explicitent de telles «*errances*» ?

### A- Du fondement de la métaphysique traditionnelle

Quel est le fondement de la métaphysique traditionnelle ? Sur quoi repose-t-elle en tant que base nourricière ?

Écoutons à ce propos le philosophe de Messkirch : «*Depuis Aristote la métaphysique dite générale, qui se définit elle-même comme science de l'Être est, en fait la science de l'étant comme tel et de l'étant en totalité*»<sup>3</sup>. La remarque qui se dégage de cette saisie de la métaphysique est la suivante : Si l'ontologie (qui n'est qu'un autre nom de la métaphysique) est à entendre étymologiquement comme «*science de l'Être*», on s'aperçoit que la métaphysique traditionnelle délaisse, dans ces approches, son

---

1- Heidegger (Martin), *Kant et le problème de la Métaphysique*, Paris, Gallimard, 1953, p. 69.

2- Kant (Emmanuel), *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1967, p. 27.

objet propre au profit d'un autre, à savoir l'étant et l'étant en totalité.

Dès lors, au sein de l'ontologie, l'objet approprié d'étude est absent ou mis en congé. Cela justifie l'attitude critique du philosophe de Koenisberg. Emmanuel Kant, affirme sans ambages ceci : *«Il n'existe jusqu'à ce jour absolument aucune métaphysique»*<sup>4</sup>. Selon Kant, jusqu'à son temps, il n'y avait pas encore une métaphysique digne de ce nom, une métaphysique qui se veut science, c'est-à-dire ayant une connaissance fondamentale ou rationnelle de son objet.

Cela se comprend aisément car dans la métaphysique traditionnelle conçue comme une science, l'objet privilégié ou approprié, l'Être, est et demeure occulté. Dans son essence ou orientation scientifique, la métaphysique traditionnelle est en errance vis-à-vis de son objet et de la question fondamentale. Car à en croire Marlène Zarader *«c'est précisément parce qu'elle règne par son absence qu'elle peut être dite oubliée là même où on la croyait pourtant méditée : dans l'ontologie.»*<sup>5</sup>

Ce délaissement occasionné par l'ontologie, Heidegger le nomme essentiellement *«l'oubli de l'Être»*, comme marque caractéristique de l'errance de l'ontologie. Mais comment saisir ce phénomène dont parle l'auteur de *Sein und Zeit* ?

### **B- L'oubli de l'être**

*«Die Seinsvergessenheit»* (l'oubli de l'Être) tient une place fondamentale dans la philosophie heideggérienne. C'est d'ailleurs ce qui constitue le leitmotiv de son philosophe. Aussi, dans son ouvrage *Sein und Zeit* (Être et Temps), est-ce cela qui en est la formule inaugurale : *«La question de l'Être est aujourd'hui tombée dans l'oubli.»*

Cet oubli de l'Être propre à notre époque, faut-il le souligner, s'origine depuis le commencement, c'est-à-dire à l'origine de la saisie de l'Être, et s'est au fil du temps, perpétué dans l'histoire. En considérant dès lors cette affirmation principale de Heidegger, à savoir que *«le commencement de notre histoire, c'est le monde grec. Notre histoire commence avec le monde grec. Or notre histoire, c'est bien l'histoire de l'Être»*<sup>7</sup>, on peut en déduire ceci : c'est toute la tradition métaphysique qui est oublieuse de l'Être. Mais comment expliquer que toute une tradition philosophique soit oublieuse de l'Être ?

De prime abord, on pourrait imputer aux penseurs un tel oubli. Car comme le signifie Heidegger, *«les hommes ont continuellement*

---

4- Kant (Emmanuel), *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris, Vrin, 1986, p. 15.

5- Zarader (Marlène), *La dette impensée : Heidegger et l'héritage hébraïque*, Paris, Seuil, 1990, p. 33.

6- Heidegger (Martin), *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1968, §. 1, p. 25.

7- Heidegger (Martin), *Concepts fondamentaux*, Paris, Gallimard, 1985, p. 30.

*affaire à l'Être et pourtant il leur est étranger. (...) Sans doute, sont-ils éveillés (en ce qui concerne l'étant) et pourtant l'Être leur est caché*<sup>8</sup>. Comment apprécier objectivement ces remarques de Heidegger ? En vérité, tout est fait comme si l'homme, sensible aux réalités concrètes ou palpables, ce qui veut dire, qui sont à portée de main, des sens, demeure totalement indifférent aux choses in-visibles (*un-sichtbar*), insaisissables (*un-greifbar*).

Seulement, voir les choses sous cet angle, c'est-à-dire imputer aux hommes un tel oubli, ne revient-il pas à ignorer ce qui constitue le propre de l'Être ? En quoi consiste alors l'essence de l'Être ?

Le fragment 123 d'Héraclite sert de signe : *«l'Être aime son propre retrait.»* Dit autrement, le *«retrait»* ou le *«voilement»* est le propre de l'Être, sa propriété fondamentale. Mais cette réalité ontologique peut-elle se comprendre aisément quand chez Heidegger *«l'Être est ce qui est en soi le plus manifeste»* ? L'Être apparaît ainsi *«ce qui se montre»*, ce qui est *«révélation de soi»*, *«monstration de soi»*. Comme tel, se pose la question suivante : d'où lui vient la possibilité de voilement, sa nature d'être toujours en retrait ?

Apparemment, il y aurait une contradiction quant aux propriétés essentielles de l'Être. Mais en réalité, il n'en est pas ainsi. Et pour lever toute équivoque, Heidegger mentionne ceci : *«Sans nul doute l'Être se déploie-t-il comme la φύσις, comme dévoilement, comme ce qui de soi est manifeste, mais ce dévoilement est inséparable d'un voilement. Sans voilement, comment un dévoilement serait-il encore possible?»*<sup>10</sup> En clair, la compréhension de l'Être implique la saisie de ce que *«voilement et dévoilement»*, *«incubation et dispensation»* lui sont consubstantiels. Car *«l'Être se dispense à nous, mais de telle façon qu'il nous dérobe en même temps son essence»*<sup>11</sup>.

De ce qui précède, il appert que le phénomène de l'oubli de l'Être n'est guère imputable à l'homme. Aussi, Heidegger peut-il affirmer : *«Cet oubli n'est pas un phénomène accidentel et passager, il renaît constamment et de toute nécessité»*<sup>12</sup>. Ce phénomène incontournable explique certainement l'errance des hommes (aujourd'hui oublieux de l'Être), mais aussi et surtout *«le fourvoiement de l'ontologie traditionnelle»*.

### **C- Le fourvoiement de l'ontologie traditionnelle**

Pour déterminer ce qui est à l'origine du fourvoiement de l'ontologie traditionnelle, trois éléments essentiels sont à retenir. D'abord **la confusion**

---

8- Heidegger (Martin), *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 38.

9- Heidegger (Martin), *Principe de Raison*, Paris, Gallimard, 1962, p. 154.

10- *Op. cit.*, p. 155.

11- *Ibidem*.

12- Heidegger (Martin), *Kant et le Problème de la Métaphysique*, Paris, Gallimard, 1953, p. 289.

**de l'Être et de l'étant**, ensuite **l'approche de l'homme** et enfin **la détermination du concept Être**. Comment comprendre un tel fourvoiement?

D'abord, la métaphysique traditionnelle a occasionné une confusion entre l'Être et l'étant, laquelle est liée à leur contiguïté, tant l'Être est toujours l'être d'un étant. Cependant, si «*la distinction entre l'Être et l'étant semble ne pas subsister du tout*»<sup>13</sup>, il faut dans l'optique heideggérienne, entreprendre une différence ontologique (dissociation de l'Être et de l'étant). Car en réalité, «*l'Être n'est pas quelque chose de tel qu'un étant.*»<sup>14</sup> En clair, il est de l'essence de l'Être d'être différent de l'étant.

Ensuite, pour ce qui est de «*l'homme*», l'approche de l'ontologie traditionnelle s'inscrit dans le sillage de l'anthropologie kantienne. Chez Kant en effet, la question «*qu'est-ce que l'homme?*» (elle-même synthèse de trois autres «*que puis-je savoir?*», «*que dois-je faire?*», «*que m'est-il permis d'espérer?*») donne à saisir ceci : «*l'homme est une personne, (...) c'est-à-dire un être totalement différent, par le rang et par la dignité, des choses comme les animaux dépourvus de raison.*»<sup>15</sup> Cette affirmation kantienne qui situe la distinction entre l'homme et les autres êtres, en l'occurrence les animaux, au niveau de la faculté cognitive qu'est «*la raison*» nous révèle donc que l'homme est simplement considéré comme un «*animal raisonnable*».

C'est contre ce principe unanimement admis que le philosophe de Fribourg s'inscrit en faux. Pour lui, situer l'homme dans ce cadre ne nous engage point à la détermination de son essence. Aussi affirme-t-il que «*la question concernant l'homme n'est pas une question anthropologique, mais historiquement méta-physique. La question ne peut être demandée de façon satisfaisante dans le domaine de la métaphysique traditionnelle qui reste essentiellement une «physique»*»<sup>16</sup>. Il s'ensuit que la perspective traditionnelle se trouve battue en brèche. S'il en est ainsi, c'est bien parce qu'elle identifie l'homme sur un plan ontique (dans l'ordre de la classification des êtres). Or en réalité, «*l'homme est le seul étant dont la structure est ontico-ontologique parce que son «être» est de comprendre «l'Être».*»<sup>17</sup>

L'homme n'est donc pas confiné dans sa nature ontique du simple fait qu'il est «*corps*». Mais encore et surtout, il ne recouvre son essence

13- *Idem*, *Concepts fondamentaux*, Paris, Gallimard, 1985, p. 45.

14- *Idem*, *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1968, §1, p. 27.

15-Kant (Emmanuel), *Anthropologie du Point de vue pragmatique*, Paris, GF Flammarion, 1993, p. 51.

16-Heidegger (Martin), *Introduction à la Métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967, p. p. 147-148.

17- Rioux (Bertrand), *L'Être et la Vérité chez Heidegger et Saint Thomas d'Aquin*, Paris, PUF, 1963, p. 29.

que dans sa réalité ontologique. Or l'ontologie traditionnelle tombe dans l'oubli de cette essence fondamentale. «*La métaphysique pense l'homme à partir de l'animalitas, elle ne pense pas en direction de son essence qu'en tant qu'il est revendiqué par l'Être. C'est seulement à partir de cette revendication qu'il «a» trouvé là où son essence habite.*»<sup>18</sup>

On peut ainsi affirmer sans ambages que l'ontologie traditionnelle a «*pauvrement*» apprécié l'essence humaine. Celle-ci ne se trouve réellement évaluée que dans sa relation à l'Être, dans son «*rapporter à*» l'Être. Tout s'éclaire quand on sait que dans l'optique heideggérienne, l'homme est le «*voisin*» de l'Être; mieux le «*gardien*» ou le «*berger*» de l'Être. «*Être le gardien de l'Être*», c'est en assurer la garde afin que par notre «*veille*», celui-ci ne s'occulte point, ne soit point oublié, mais demeure dans «*l'Eclaircie*» (*die Lichtung*), dans la «*Présence*». Comme tel, l'homme se tient-il toujours dans «*l'Eclaircie*», c'est-à-dire «*Présent*» aux côtés de l'Être : il est, aux dires de Heidegger, l'Être-le-là. L'homme est un *Da-sein*.

En somme, la métaphysique traditionnelle n'a point eu d'égard pour cette «*garde*», pour cette «*clairière*» en sorte que l'Être s'est trouvé mal-cerné. Là se situe le troisième point de l'errance. Qu'en est-il donc réellement de l'Être au cœur de la métaphysique traditionnelle?

D'emblée, il faut signaler que la tradition métaphysique, depuis son commencement chez les Grecs (jusqu'à son achèvement chez Nietzsche), a «*mé-verti*» le sens véritable du concept Être). Comment élucider cela ?

«*Depuis le début de l'emprise de la pensée occidentale chez les grecs, tout dire de l'Être et du «est» se maintient dans la mémoire d'une détermination de l'Être qui lie la pensée - la détermination de l'Être comme Anwesen.*»<sup>19</sup> Déterminer l'Être comme *Anwesen*, c'est-à-dire «*Présence*», c'est signifier qu'il est le «*se tenir là*», en tant que subsistant. Et à l'analyse, cette assignation de l'Être est en contradiction avec l'entente heideggérienne. Comment entend-il l'Être au point de voir dans la perspective traditionnelle grecque une illusion d'optique, une errance, un simple fourvoiement ?

A en croire Hervé Pasqua, chez Heidegger «*L'Être (...) est chaque fois l'Être d'un étant. En d'autres termes, il ne s'appartient pas, il s'échappe à lui-même et ceci constamment parce que l'Être n'est pas [l'Être: il est le temps].*»<sup>20</sup> Ce témoignage montre que chez Heidegger, l'Être ne traduit point l'*Anwesen*. Sa compréhension nous situe au-delà de toute

19- Heidegger (Martin), *Questions IV*, Paris, Gallimard, 1976, p. 200.

20- Pasqua (Hervé), *Introduction à la lecture de Être et Temps de M. Heidegger*, Suisse, l'Age d'homme, 1993, p. 26.

21- Heidegger (Martin), *Être et Temps*, Paris, Gallimard, p. 389..

«*stabilité*» ou «*permanence*». L'Être est la fuite même, ce qui n'adhère pas à soi, car s'échappant à soi, il tend toujours vers quelque chose d'autre que soi, précisément le temps. Le temps apparaît comme la signification fondamentale de «*Être*» : L'Être est ainsi à penser comme temps et le temps comme Être. Car «*la temporellité est l' «hors-de-soi» original en et pour soi-même*»<sup>21</sup>.

En dehors de cette entente du concept «*Être*», il faut mentionner que le fribourgeois en dégage une autre dans sa «*lettre sur l'humanisme*». Celui-ci dépouille le concept «*Être*» de toute connotation religieuse, à lui accordée, par la tradition métaphysique. «*Mais l'Être, qu'est-ce que l'Être ? L'Être est ce qu'il est. Voilà ce que la pensée future doit apprendre à expérimenter et à dire. L' «Être» ce n'est ni Dieu, ni un fondement du monde. L'Être est plus éloigné que tout étant et cependant plus près de l'homme que chaque étant. (...) L'Être est le plus proche.*»<sup>22</sup> Ici, Heidegger tout en dépouillant l'Être de toute connotation religieuse, lui en assigne de «*mystiques*» : l'Être est ce qu'il est ; l'Être est le plus proche. Tout compte fait, dans l'univers polysémique de l'Être heideggérien, cette autre signification est de taille: l'Être est ce par quoi les choses sont comme telles et non autrement; il est l'étantité de l'étant ou l'étance.

Au regard de ces «*lueurs*» heideggériennes, on comprend aisément pourquoi l'on parle d'errance au cœur de l'ontologie traditionnelle. En son sein en effet, l'élément fondamental à méditer, à penser ou à conceptualiser, l'Être, a été mé-verti, c'est-à-dire dévié de sa version originale. Devant ce constat, et surtout, face à la tentative moderne qui va encore (hélas) radicaliser «*l'oubli de l'Être*», Heidegger ne pouvait que frayer un chemin dans cette «*forêt noire*» qui enveloppait «*ce qui est à penser*» : l'Être. Tel est le sens de la «*désobstruction heideggérienne de l'histoire de la métaphysique.*»

## **II- LA DECONSTRUCTION DE L'HISTOIRE DE LA METAPHYSIQUE**

Ayant constaté le fourvoiement de la métaphysique, il était impérieux pour Martin Heidegger de la refonder ou réhabiliter en vue de lui accorder la dignité perdue par la mise en congé de ce qui en est la base nourricière. Cette noble entreprise de refondation, le philosophe de Fribourg la nommait désobstruction ou déconstruction. A ce propos, il indiquait ceci : «*dans Sein und Zeit, le sens de ce mot est clairement circonscrit. Destruction ne signifie pas anéantissement, mais démantèlement, déblaiement. Détruire signifie ouvrir notre oreille, la rendre libre pour ce qui, dans la tradition qui délivre, nous est intenté comme être de l'étant*»<sup>23</sup>. Aussi dans son effectivité, cette tâche devait-elle passer par trois phases nécessaires, dont le renouvellement de la question de l'Être, le dépassement de la

22- *Idem, Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 88.

23- Heidegger (Martin), *Questions II*, Paris, Gallimard, 1968, p. 355.

métaphysique ainsi que l'ontologie fondamentale.

### **A- Le renouvellement heideggerien de la question de l'être**

La question de l'Être qui parcourt toute la philosophie heideggerienne trouve son origine dans l'ontologie traditionnelle. Et parce que cette ontologie a mal orienté la question en direction de l'Être, elle devait être remise sur les «rails», c'est-à-dire repositionnée. Ce nouveau positionnement de la question de l'Être s'éclaire chez Heidegger à travers le terme de «*Répétition*». Qu'est-ce à dire ?

*«Répéter la question de l'Être veut donc dire: commencer par élaborer une bonne fois et autant qu'elle l'exige la position même de la question. (...) Dans la question que nous avons à élaborer le questionné est l'Être, ce qui détermine l'étant comme étant, ce en direction de quoi l'étant, quelle qu'en soit l'explication, est chaque fois déjà entendu»<sup>24</sup>. Ainsi la répétition de la question de l'Être vise à restituer à la métaphysique, non seulement son questionné essentiel, mais aussi et surtout sa compréhension véritable, sa bonne entente. Car à l'analyse, depuis son éveil chez Platon et Aristote à partir de qui d'ailleurs elle s'est tue, la compréhension de l'Être est tombée dans une banalisation au travers de préjugés (au nombre de trois que Heidegger s'est employé à expliciter, à savoir que «l'Être» est le concept le «plus général» ..., le concept Être est indéfinissable (...) l'Être est le concept qui va de soi»<sup>25</sup>.*

Il est clair que les préjugés, jugements qui, du fait de leur anticipation négative, leur précipitation par rapport à l'objet jugé ou apprécié, tombent toujours dans l'errance ou l'erreur, auront déterminé la nécessité de répéter la question du sens de «Être». Comme on peut s'en apercevoir, la répétition heideggerienne de la question de l'Être correspond à la «*Lichtung*», au sens d'une saisie lumineuse de l'Être en le débarrassant de tout «*brouillard*» ou oripeaux.

Comme en témoigne Marlène Zarader, «*par-delà la connaissance errante à laquelle la tradition métaphysique avait condamné l'occident, il semblait qu'un retour fut possible : retour de la pensée à l'Être qui la soutient, retour de l'histoire à la vérité si longtemps occultée*»<sup>26</sup>.

Cette errance au sujet de l'Être, enracinée dans la métaphysique traditionnelle et qui va motiver le renouvellement heideggerien de la question de l'Être en vue de l'établissement de sa vérité, s'institue en son fond comme «*dépassement de la métaphysique*» (*Überwindung der Metaphysik*).

### **B- Du dépassement de la métaphysique**

---

24- *Idem, Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1986, §. 2, p. p. 28 - 29.

25- *Op cit.*, §. 1, p. p. 26-27.

26- Zarader (Marlène), *La Dette impensée*, Paris, Seuil, 1990, p. 39.



Cette phase inscrite au cœur de la relation de Heidegger avec la tradition métaphysique est fondamentale. C'est une étape charnière qui en son fond critique, est apte à refonder la métaphysique elle-même. Sur les ruines de l'ontologie traditionnelle, devra donc s'édifier la métaphysique. De là, se joue clairement le sens du «*procès de la métaphysique*». Tout revient donc à saisir ceci : «*le philosophe de Fribourg dénonce l'oubli de l'Être comme une erreur fondamentale et une fatalité pesant de tout temps sur l'ontologie. En effet, l'Être est conçu comme ce qu'il y a de plus général, c'est-à-dire comme étant. C'est pourquoi l'Être (das Sein) est pris pour l'étant (das Seiende). Cette confusion s'est révélée jusqu'à ce jour sans remède. D'où l'urgence de dépasser la métaphysique conçue comme science de l'étant pour accéder à la véritable connaissance de l'Être*»<sup>27</sup>.

Il s'ensuit que «*le procès de la métaphysique*» en question, s'entend comme le tribunal de la métaphysique en son fond scientifique qui discrédite ou sape même la métaphysique fondamentale. Dès lors, l'entente du dépassement de la métaphysique est claire : «*dépasser la métaphysique veut dire la liquider en tant que question sur l'étant dans son origine et sa réalité fondamentale (...) au profit du «sens de Être» ... C'est la métaphysique elle-même qui doit être délaissée, parce que son mode de représentation est nécessairement lié à l'étant ... Elle n'a aucune valeur décisive et absolue, parce qu'elle ne détermine pas ses notions à partir de l'Être lui-même*»<sup>28</sup>.

Cette métaphysique sans valeur décisive ni absolue à délaissier, à liquider, s'inscrit dans la perspective de sa refondation. Il s'agit donc d'un remue-ménage au sein du même. Autrement dit, il est question, tout en «*fouillant*» les bases, d'enraciner la métaphysique elle-même, l'établir ainsi dans son sol natal, dans sa patrie (*Heimat*) où elle se sent chez elle, parce que réconciliée avec son essence: la pensée de l'Être. Ainsi on peut affirmer sans ambages que «*le dépassement de la métaphysique (...) est un signe précurseur annonçant la compréhension commençante de l'oubli de l'Être*»<sup>29</sup>. Parvenir à une compréhension véritable de l'Être, voici la visée ou la finalité de Heidegger quant au procès de la métaphysique. Telle qu'énoncée, elle prend le nom de *l'Ontologie fondamentale*.

### **C- Du fondement de la métaphysique chez Heidegger : la question de l'Ontologie fondamentale**

27- Pasqua (Hervé), *Introduction à la Lecture de Être et Temps de M. Heidegger*, Suisse, Age d'homme, 1993, p. 9.

28- Rioux (Bertrand), *L'Être et la Vérité chez Heidegger et Saint Thomas d'Aquin*, Paris, PUF, 1963, p. 115.

29- Heidegger (Martin), *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 90.

30- Heidegger (Martin), *Questions I*, Paris, Gallimard, 1988, p. p. 25 - 26.

31- Philippe (Marie-Dominique), *L'Être : recherche d'une philosophie première*, Paris, P. Téqui, 1978, p. 157.

En portant un regard critique sur la métaphysique (traditionnelle), en instituant son procès, Heidegger a en vue de retourner à ce qui, émanant de son fond, a été délaissé: l'Être. «*Dans la mesure où une pensée se dispose à (...) penser la vérité de l'Être lui-même (...) cette pensée retourne - si l'on considère la chose du point de vue de la métaphysique - au fondement de la métaphysique*»<sup>30</sup>. L'Être constitue donc le «fond» de la métaphysique, ce qui la détermine de part en part. Par là même, l'Ontologie fondamentale apparaît indiquée, si tel est que c'est par elle que ce «fond» de la métaphysique se trouve approprié ou réapproprié. C'est sous-entendre que «*l'Ontologie fondamentale de M. Heidegger a pour dessein de revenir au fondement impensé de la métaphysique : «l'Être»*»<sup>31</sup>.

A l'analyse, l'Ontologie fondamentale se dissocie de l'ontologie traditionnelle qui s'est contentée de représenter l'étant en tant qu'étant. Ici, c'est-à-dire dans le contexte de l'Ontologie fondamentale, ce qui importe parce qu'étant en question, c'est bien l'Être, l'Être en tant qu'Être. Dans ce contexte, il convient, non de se limiter aux étants, d'effleurer leur surface apparente, mais plutôt d'«*aller aux choses mêmes*». Cela signifie qu'il faut interroger en direction de leur être, de leur fond, de ce qui leur rend raison ou de ce qui est leur raison d'être. On comprend aisément pourquoi dans ce projet, le langage d'une part, et la phénoménologie de l'autre constituent une phase préparatoire. Comment comprendre cela ?

Si l'instauration du fondement de la métaphysique a en vue une nette compréhension de l'Être, il appert que le langage et la phénoménologie par lesquels nous accédons à l'«*être*» des choses jouent un rôle capital. Chez Heidegger en effet, «*la parole est l'enceinte (templum), c'est-à-dire la demeure de l'Être*»<sup>32</sup>. Saisir le langage comme «*la demeure de l'Être*», c'est le voir comme ce qui abrite l'Être, donc ce par quoi l'Être de telle ou telle réalité nous est «*donné*». On peut donc dire ceci : «*Es gibt Sein*» (il y a don de l'Être) im Sprache (dans le langage). Parler revient donc à dire l'Être, à le dévoiler, à le montrer. Car «*le mot est essentiellement ce qui montre (das Zeigende), c'est-à-dire (...) appropriation des choses mêmes en leur être*»<sup>33</sup>.

Il en est du langage comme de la phénoménologie. Dit autrement, la phénoménologie chez Heidegger s'institue comme «*dévoilement de l'Être*». Par elle, la vérité de l'Être se donne à voir : «*la phénoménologie est la manière d'accéder à et de déterminer légitimement ce que l'ontologie a pour thème. L'ontologie n'est possible que comme phénoménologie*»<sup>34</sup>. Si la phénoménologie conditionne l'ontologie, il est évident (comme

---

32- Heidegger (Martin), *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p. 253.

33- Zarader (Marlène), *Op. cit.*, p. 50.

34- Heidegger (Martin), *Être et Temps*, Paris, Gallimard, 1986, §. 7, p. 63.

précédemment signifié) qu'elle est une phase préparatoire, un chemin d'accès (*methodus*) à celle-ci.

Tout s'éclaire de la manière suivante: la phénoménologie en son sens étymologique est la «science des phénomènes». Le «phénomène» (*die Erscheinung*) étant ce qui «apparaît», on pourrait penser qu'elle est la science des apparences. Or au fond, dans ce qui apparaît, ou se fait voir, il y a quelque chose qui, tout en étant absent, tout en ne se montrant pas, laisse voir ou fait voir en tant que ce qui sous-tient l'apparaître. Il s'agit bel et bien de l'Etre. Ainsi, «pratiquer la phénoménologie, c'est faire voir et donner à voir... Ce à quoi doit nous donner accès la méthode phénoménologique, c'est au sens de l'Etre en général. La phénoménologie fait voir l'Etre»<sup>35</sup>.

En somme, du langage qui fait être les choses en tant que leur demeure à la phénoménologie qui «donne accès au sens de Etre», nous sommes aux antipodes de la malheureuse tradition ontologique qui a congédié l'Etre. Au cœur donc de l'*Ontologie fondamentale*, la métaphysique renoue avec son objet approprié. Elle se trouve même réhabilitée, restaurée ou fondée en droite raison. Aussi, dans ce nouvel espace métaphysique, plus de confusion à faire au sujet de l'Etre qui, dans son essence dynamique, est à penser comme «porrection» (Etre comme temps) ; comme «le non-subsistant» ou «le non - étant» (Etre comme Néant) ; comme «jaillissement pur» ou «advenue en présence» (Etre comme Vérité). Et alors, qu'est-ce qui se joue, au cœur de cet espace, pour le DA-SEIN ? Le fondement de la métaphysique au cœur du procès heideggérien ne traduit-il pas le projet de l'établissement de l'homme dans son royaume ? Que dire, simplement, d'une éthos métaphysicus ?

### III- L'ETHIQUE METHAPHYSIQUE OU L'ESPACE D'ACCOMPLISSEMENT DE L'HOMME

Les développements qui précèdent nous invitent à saisir ceci : «l'*Ontologie fondamentale n'est autre que la métaphysique du Dasein humain*»<sup>36</sup>. Et dans la mesure où cette ontologie est entièrement intégrée au fondement de la métaphysique, il apparaît indiqué, corrélativement à l'articulation du titre, d'axer la réflexion sur l'essence de la métaphysique, son sens, au regard de l'existence moderne ainsi que l'exigence de transcendance humaine.

#### A- L'essence de la métaphysique

Quelle est l'essence de la métaphysique dans l'optique heideggérienne

---

36- Heidegger (Martin), *Kant et le problème de la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1953, p. 57.

37- *Idem*, *Questions I*, Paris, Gallimard, 1968, p. 67.

? Telle que posée, une telle question nous dispense de toute généralité sur la métaphysique, qu'elle soit classique ou moderne. Il nous faut simplement saisir le sens heideggerien de la métaphysique. Qu'est-ce donc que la métaphysique chez Heidegger ?

*«La métaphysique, c'est l'interrogation qui dépasse l'existant sur lequel elle questionne afin de le recouvrer comme tel et dans son ensemble pour en actuer le concept»<sup>37</sup>. Plus simplement dit, la métaphysique est un questionnement visant toujours à conceptualiser le questionné, c'est-à-dire le saisir dans son être tel. Aussi la métaphysique chez Heidegger porte-t-elle sur des questions fondamentales, en l'occurrence la question de l'étant (*«Pourquoi y a-t-il l'étant et non pas plutôt rien ?»* ; la question du néant (*«Qu'en est-il du néant ?»*) ; la question de la chose (*«Qu'est-ce qu'une chose ?»*), etc. De toutes ces questions métaphysiques, une autre, mieux une seule révèle son poids, car les englobant toutes, les fourmillant de part en part, tant elle *«concerne»* le fond de toutes choses: la question de l'Être (*«Qu'en est-il de l'Être ?»*).*

La question de l'Être est donc chez Heidegger la question métaphysique par excellence du fait de son originalité. Tout en englobant toutes les autres, elle cerne par la même occasion (comme toutes les autres d'ailleurs, mais avec plus de profondeur) le sujet questionnant. En effet, *«moi»* qui questionne *«je suis»* toujours englobé dans le questionné et donc dans tout questionnement métaphysique. Est-il question de l'interrogation sur *«l'étant»*, j'y suis impliqué du simple fait que je suis cet étant particulier au monde. Questionne-t-on en direction du *«néant»*, je suis encore concerné, tant *«le néant»* qui est mon lot, m'accule en certains moments spécifiques (en l'occurrence dans l'expérience de l'angoisse) en me révélant en tant que réalité humaine, tout en aiguisant mon sens interrogateur. Il en est de même de la question sur l'Être. Ici, non seulement, je suis un *«être-au-monde»*, mais aussi et surtout en tant qu'étant, il en va toujours de mon *«être»*. Cet *«Être»* qui est *«chaque fois mien»* amène à affirmer que *«l'homme est le seul étant dont la structure est ontico-ontologique parce que son «être» est de comprendre «l'Être»* <sup>38</sup>.

Si la question de l'Être traverse tout le champ métaphysique, il va s'en dire qu'il est de l'essence de la métaphysique de demeurer dans l'élément de l'Être. La réflexion métaphysique s'articule autour de cet élément. Mais pourquoi en est-il ainsi ? Comprenons les choses de la manière suivante : *«puisque l'Être est l'objet primitif et le plus compréhensif de la pensée, la métaphysique qui est la science de ce qui est premier et*

---

38- Rioux (Bertrand), *Op. cit.*, p. 29.

39- Gardeil (H.-D), *Initiation à la Philosophie de Saint Thomas d'Aquin*, Paris, Cerf, 1960, p. 28.

40- Heidegger (Martin), *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. 68.

41- Rioux (Bertrand), *Op. cit.*, p. 259.

*universel ne saurait avoir d'autres objets que lui*<sup>39</sup>. Cela revient à dire que la pensée métaphysique dans sa rigueur d'être, voire toute pensée véritable ou fondamentale se veut onto-logique. Heidegger est concis sur ce fait : *«la pensée (...) se laisse revendiquer par l'Être pour dire la vérité de l'Être. La pensée accomplit cet abandon. Penser est l'engagement par l'Être pour l'Être»*<sup>40</sup>.

Ainsi l'homme, en tant que *«voisin de l'Être»*, doit-il se tenir dans cette logique, c'est-à-dire s'ouvrir à l'Être dans son essence d' *«être pensant»*. Car somme toute, *«cette méditation sur l'Être témoigne de la grandeur de l'homme en temps de misère. Elle rappelle l'homme à sa vocation quasi religieuse de berger de l'Être, par-delà toute volonté de puissance s'exerçant sur les choses et les hommes»*<sup>41</sup>. Seulement, l'homme moderne a-t-il pu tenir cet engagement? N'a-t-il pas laissé choir la *«lumière»* de l'Être face à l'activité tourbillonnante de la technoscience ? Ainsi, quel peut bien être le sens de la métaphysique au cœur de l'existence moderne ?

### **B- L'existence moderne et le sens de la métaphysique**

La métaphysique a-t-elle un sens au cœur de l'époque moderne enracinée depuis le 17<sup>ème</sup> siècle et qui est aujourd'hui la nôtre ? Cette interrogation se fait dense et insistante au fur et à mesure qu'on porte un regard sur notre *«monde»*, notre époque enveloppée par les prouesses technologiques. Comment élucider cet état de fait ?

Il faut le reconnaître, l'événement de la superpuissance de la science et de la technique annoncée depuis le 17<sup>ème</sup> siècle par René Descartes et qui bat encore son plein de nos jours, rend obsolète ou périmée toute métaphysique. De ce point de vue, *«il est important de connaître (...) ce en quoi consiste l'être de la science. On peut l'exprimer en une courte phrase: la science est la théorie du réel»*<sup>42</sup>. S'il en est ainsi de la science moderne et contemporaine, c'est-à-dire si par la science le champ du réel est rendu explicite par ses actions, comment pourrait-on arriver à avoir des égards pour toutes spéculations ou abstractions ? Si le champ de l'expérience concrète de l'existence moderne est rempli par les fruits de l'activité œuvrante de la science, l'homme moderne ou contemporain, individu réel et concret, ne peut que s'en empêtrer. Plus encore, pris dans l'engrenage de la technique moderne dont *«l'arraisonnement est un mode destinal du dévoilement, à savoir le mode provoquant»*<sup>43</sup>, toute possibilité d'ouverture au «fond» va être fermée à l'homme. De là se décide *«l'oubli croissant de l'Être expression symbolique de l'achèvement de la métaphysique»*.

---

42- Heidegger (Martin), *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 51.

43- *Op. cit.*, p. 40.

44- Heidegger (Martin), *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Paris, Nathan, 1985, p. 67.

Comme élucidés, les principes de l'existence moderne font de celle-ci une époque «*meurtrière de l'Être*», oublieuse de la métaphysique. Mais ce délaissement est-il heureux ou de bonne guère? Ce qui nous est brandi par / dans l'existence moderne peut-il subsister de soi, sans aucune considération méta-physique, sans souci aucun pour l'Être ?

Toutes ces interrogations sont le signe du caractère incontournable de la métaphysique. La métaphysique est d'autant plus nécessaire que la science et la technique, essentiellement d'ordre physique, sous-tendent celle-ci qui est leur soubassement. Comme l'affirmait Heidegger «*c'est uniquement parce que le pourquoi est possible comme tel que nous pouvons d'une certaine façon déterminée questionner sur des raisons et fonder par des raisons. C'est uniquement parce que nous pouvons questionner et fonder, qu'est confié à notre existence le destin du chercheur*»<sup>44</sup>. En clair, si notre existence moderne a eu l'heureux destin d'être gouvernée par la science et la technique aujourd'hui confinées dans la «*recherche*», elle est redevable à la philosophie première. Aussi, la délaisser traduirait-il l'arrachement à nos pieds de toute assise, le dé-racinement de tout l'édifice scientifique. En un mot, la perte du «*sol natal*» à partir duquel toute assise est «*possible*».

Il convient donc d'en déduire ceci : «*la connaissance métaphysique de l'Être n'est (...) pas quelque chose de superflu, de secondaire; elle l'est moins que jamais dans un monde qui tend à tout relativiser, étant toujours plus dominé par le progrès des sciences et des techniques*»<sup>45</sup>. Assurément, vouloir aujourd'hui reléguer la métaphysique au second plan est chose périlleuse. Ne voyons-nous pas l'homme moderne, aliéné, car en perte de son essence, esclave qu'il est devenu dans son attachement démesuré aux objets de la science et de la technique! Loin de l'enrichir, le progrès scientifico-technique ne fait que l'appauvrir, le *dé-spiritualiser* en le maintenant dans le sensible et le quantitatif. Devant cet homme sans qualité, en perte de toute consistance d'être, il faut un retour à la métaphysique (cf à ce sujet la merveilleuse formule kantienne dans la *Critique de la Raison pure*), aux réalités intelligibles, ontologiques à partir desquelles «*il ne se livre à aucun calcul, mais médite au contraire chaque chose à partir d'une limitation à l'essentiel. Ce domaine (Bereich) est le seul lieu où puisse être fondé un «Reich», un royaume*»<sup>46</sup>.

Ce retour incontournable à la métaphysique est sous-tendu par une attitude fondamentale de l'existant moderne que le fribourgeois nomme «*die Gelassenheit*», la sérénité. Car indique-t-il, «*l'égalité d'âme devant les*

---

45- Philippe (Marie-Dominique), *Une philosophie de l'Être est-elle encore possible ?*, Paris, P. Téqui, 1975, p. 145.

46- Heidegger (Martin), *Concepts fondamentaux*, Paris, Gallimard, 1985, p. 18.

47- *Idem*, *Questions III*, Paris, Gallimard, 1966, p. p. 146 - 147.

*choses et l'esprit ouvert au secret (...) nous promettent une autre terre, un autre sol, sur lequel tout en restant dans le monde technique, mais à l'abri de sa menace, nous puissions nous tenir et subsister. L'égalité d'âme devant les choses et l'esprit ouvert au secret nous dévoilent la perspective d'un nouvel enracinement*<sup>47</sup>. Ce nouvel enracinement, terre d'espérance où l'homme moderne est de plain-pied dans son temps (qui est celui de la technoscience) en se tenant ouvert au secret céleste, ne traduit-il pas cette aspiration naturelle et critique de l'être-au-monde qui se nomme «*transcendance*» ?

### **C - L'homme et l'exigence de transcendance**

L'homme et l'exigence de transcendance traduit l'interpellation de l'homme à la transcendance. Comment comprendre une telle énonciation si la transcendance se saisit comme une donnée naturelle? N'y a-t-il pas contradiction ? Apparemment, certes ! Car «*transcender*» est tout à la fois naturel que critique ; ce qui signifie que ce phénomène ne va pas de soi, malgré tout. La transcendance, quoique phénomène propre de tout existant, n'est pas aisée à réaliser ou ne s'offre pas à qui le veut. A la portée de l'existence en général, la transcendance n'est malheureusement pas constatable chez tous les existants. Car exister en son sens étymologique «*sistere ex*», c'est sortir de soi, se dépasser ou transcender. En somme, «*transcendance*» signifie *dépassement*. *Est transcendant, c'est-à-dire «transcende» ce qui réalise ce dépassement, ce qui s'y maintient habituellement. Il s'agit d'un événement qui est propre à quelque existant*<sup>48</sup>.

Aussi l'existant qui est toujours engagé sur cette voie, qui s'approprie cette exigence, mène-t-il une «*existence authentique*». Ne point baigner dans la banalité quotidienne, s'élever toujours au-dessus de la contingence existentielle, afin de ne pas tomber dans le «*on*», c'est ascenderer, s'avancer en montant «*au-delà*» (*trans*). Cette marche ascendante qui nous oblige à «*surmonter*» ce qui est livré là-devant, à «*dépasser*» la morne matérialité ou superficialité des choses, afin d'aller «*au-delà*», en quêtant en direction du fond, ne serait-ce pas là un déploiement éminemment méta-physique !

Si au travers du terme μετα-φύσις sonne l'au-delà du physique, il est évident que «*ce dépassement, c'est la métaphysique elle-même. Ce qui implique que la métaphysique com-pose la «nature de l'homme*»<sup>49</sup>. En clair, la transcendance, qui est le propre de la réalité humaine, faisant corps avec la métaphysique, cela témoigne de l'essence métaphysique de l'homme.

48- Heidegger (Martin), *Questions I*, Paris, Gallimard, 1968, p. 104.

49- *Idem*, *Questions I*, Paris, Gallimard, 1968, p. 62.

50- *Idem*, *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. p. 83 - 84.

51- *Op. cit.*, p.p. 83 - 84.

«*L'homme et l'exigence de transcendance*», en tant même qu'interpellation de l'homme à la transcendance, signifie aussi bien la nécessité pour lui de coïncider avec son essence. Car «*son essence constituée de telle ou telle façon, sa nature, le quoi et le comment de son être sont déjà en eux-mêmes métaphysiques: animal côté sensible / et rationnelle (côté non sensible)*»<sup>50</sup>.

L'homme, corps et âme, réalité sensible et intelligible, engagé dans une existence concrète, mais toujours invité à dépasser le visible vers l'in-visible, le sensible vers le non-sensible, telle est explicitée son essence d' «*animal métaphysicien*». Comme telle, l'œuvre du «*dépassement*» de la métaphysique, telle que circonscrite au cœur du «*procès de la métaphysique*» est une exhortation, non seulement à lui redonner ses lettres de noblesses, mais aussi et surtout à reconquérir cette noble essence «*oubliée*» de l'homme. «*Etre homme, c'est assumer le recueillement, l'appréhension recueillante de l'Etre (...) et ainsi gérer la non-latence, la préserver de la latence et du voilement*»<sup>51</sup>.

## CONCLUSION

A la lumière de ce qui précède, l'essentiel est le suivant: l'homme, animal métaphysicien par excellence, se doit de demeurer dans la Lichtung, lumière irradiante de l'Etre, seul lieu à partir duquel la profondeur d'être, ou la plénitude existentielle peut être sauvagée.

«*Le procès de la métaphysique chez Martin Heidegger*», entendu comme critique heideggérienne de la métaphysique se saisit en définitive comme critique du Dasein en vue de l'établissement, de l'instauration d'un séjour bienheureux dans le «*Quadripart*», unissant le ciel et la terre, les divins et les mortels. La relecture heideggérienne de toute la tradition métaphysique oubliée de l'Etre apparaît ainsi comme une invite de l'homme à renouer avec son essence perdue ou en oubli dans le monde actuel; donc interpellation à toujours quêter en direction du sens fondamental de son existence. Une telle aspiration est recouverte dans le retour, voire le recours à l'Ontologie fondamentale. Cela témoigne de la nature spécifique de cet être-au-monde qui est toujours en quête d'être, car sans cesse engagé dans un devoir-(à)-être eu égard à sa dette-d'être.

## BIBLIOGRAPHIE

Cotten (Jean-Pierre), *Heidegger*, Paris, Seuil, 1974.

Gardeil (H.-D.), *Initiation à la Philosophie de Saint Thomas d'Aquin*, Paris, Cerf, 1960.

Heidegger (Martin), *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962.

Heidegger (Martin), *Concepts fondamentaux*, Paris, Gallimard,



1985.

Heidegger (Martin), *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, 1958.

Heidegger (Martin), *Etre et Temps*, Paris, Gallimard, 1968.

Heidegger (Martin), *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967.

Heidegger (Martin), *Kant et le problème de la Métaphysique*, Paris, Gallimard, 1953.

Heidegger (Martin), *Principe de Raison*, Paris, Gallimard, 1962.

Heidegger (Martin), *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Paris, Nathan, 1985.

Heidegger (Martin), *Questions I et II*, Paris, Gallimard, 1968.